

La République des Pirates

Jean-Marie Quéméner

La République des Pirates

À frères et à sang



© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs,
2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0362-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À ma mer, au sel de sa vie
et à ses vagues à l'âme...*

« Homme de fortune et gueux des mers...
Que le vent et les vagues te mènent
à la gloire ou à ta perte, mais toujours
en homme libre ! »
Ann Bonny à Yann Kervadec

Avertissement de l'auteur

Mes personnages ne m'en voudront pas : je les ai piratés. Si j'ai respecté globalement la vie des grands pirates de Providence et certains épisodes de leur « carrière », je me suis permis de prendre la chronologie à l'abordage, de privilégier mon histoire à l'Histoire.

Bref, j'ai hissé le pavillon noir sur les pages qui suivent tout en respectant le navire (Providence et sa « république » ont réellement existé) et ses œuvres vives (la vie des pirates et leurs règles ont été scrupuleusement suivies). Les gens de fortune ne m'en tiendront pas rigueur, que les historiens me fassent la grâce de m'accorder leur pardon.

1

Carnac, fin d'année 1717

La voix tombait dans les graves, alternait chuchotements et éclats, balançait entre français et breton... Elle trébuchait sur les pierres de l'église, glissait sous les vieux bancs en chêne des travées, polis par les ans et des générations de séants de rombières, et revenait se nicher dans une alcôve, près de la chaire. J'en savais la mélodie par cœur. Le recteur de Carnac tenait confesse. Avec une dame. Et si j'en croyais les vocalises développées par celui qui m'avait élevé, l'invitée devait être, au choix, rétive ou très jolie. Peut-être les deux...

Sans doute les deux !

J'optais pour une élégante, farouche juste ce qu'il convenait. L'une de celles que l'on avait vues débarquer de Rennes, chapeaux éparpillés au vent d'ouest, pour un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray et un détour pour admirer les champs de menhirs, « les dents de la lande », comme les appelait le père Gwenaël. Une autre

attraction touristique de mon village, à voir le nombre de femmes qui venaient de Brest à Nantes pour lui rendre visite, lui narrer leurs histoires intimes, recevoir un réconfort spirituel et, le cas échéant, le pardon divin.

Gwenaël parlait en français maintenant, presque sans un mot de chez nous. Un signe : les digues de la bienséance et de la bonne éducation allaient céder. Les confidences se feraient bientôt moins spirituelles... dans un autre lieu. Juste derrière la sacristie, une toute petite pièce étrangement meublée d'un lit, de quelques ouvrages et de peu de chandelles. La sans crucifix sur le mur.

Il en ressortait toujours un brin défait, comme surpris lui-même de l'exploit accompli mais penaud finalement : « La chair est faible, me disait-il alors invariablement, je la raffermis au péril de mon âme. »

Un roucoulement et la voix – désormais très basse – du prêtre en litanie : le « raffermissement » suivait son cours. Tout cela allait me manquer. Il allait me manquer. L'église et ma toute petite chambre, ces pierres froides réchauffées au lichen, les pièges à souris désespérément

inoffensifs sur le sol en terre battue, mes draps et leur odeur de sac à voile, cette porte qui semblait laisser passer plus de bruit et de vent fermée qu'ouverte... Tout me manquerait !

Je le lui avais dit ce matin en me réveillant. Il avait souri avec la tendresse de celui qui se penche sur son enfant. « Sois fidèle à toi-même, et tout le reste t'accompagnera. » Son regard devenait-il plus brillant, humide ?

Je partais dès le lendemain pour Nantes. Il m'avait trouvé un embarquement sur un navire négrier qui se rendait aux Amériques *via* l'Afrique. Le capitaine avait besoin – un peu – d'un secrétaire et – beaucoup – d'un comptable. Ses relations avaient fait l'essentiel.

Il me l'avait annoncé la veille, à réception d'un pli cacheté. J'ai reconnu un navire et son gréement maladroitement dessinés sur la cire. Je pensais à une lettre de l'un de ses très nombreux correspondants par-delà les mers.

« Non, m'avait-il dit en brandissant la missive, cela te concerne. Voilà dix-huit ans que je m'occupe de toi. Tu es grand et fort, ce qui peut être utile, certes. Tu es surtout bien éduqué, tu parles français, tu sais le lire et l'écrire. Grâce

à une amie très chère, qui me fait l'honneur de venir souvent se recueillir dans cette église, tu peux même parler anglais. Tu sais compter puisque tu t'occupes des deniers du culte et de nos petites affaires. Il est temps que tu t'accomplisses. Tu pars demain. »

J'ai encaissé. Mal. Je l'ai traité de tous les noms, en breton, en français, en mon âme et conscience. Il me semble même lui avoir dit qu'il n'était pas mon père, pour choisir ainsi ma destinée. Je crois me souvenir d'avoir essuyé mes yeux mouillés par le vent, forcément par le vent, quand je suis sorti.

Je ne l'ai jamais autant aimé qu'à ce moment-là. Je ne l'ai jamais autant haï.

Je ne me souviens que de mes boutou-couëts¹ sur le chemin de terre boueux, de la pluie à l'horizontale en alibi pour mon visage inondé. Le mur de pierre, les dalles fendillées et une tombe dont le granit gris prenait une teinte vert-noir. J'ai dû machinalement passer la main sur les noms gravés sur la stèle rugueuse : « Per Kervadec, Anne Kervadec. » J'ai compris

1. Sabots bretons en bois.

qu'ils me manquaient. Depuis mes premiers mois, quand une maladie les avait enlevés à ce monde et m'avait jeté dans les basques d'un prêtre quasiment défroqué – ou qui mériterait de l'être –, égrillard et trop cultivé pour un village perdu au milieu de ses pierres debout battues par les vents et la mer.

Je me suis relevé. J'ai dit adieu, à voix haute.

Dans un coin du cimetière, la vieille Césarine arrachait des mauvaises herbes sur les tombes. Un peu au hasard. L'histoire racontait qu'elle était tellement âgée que ses parents reposaient sous un dolmen, comme c'était la coutume aux temps anciens. Césarine ne parlait jamais. À personne. Même pas au curé. Elle m'a tendu une poignée touffue pleine de terre. « Bon pour la soupe », m'a-t-elle dit avec une intonation étonnamment fraîche et aiguë. Elle s'est essuyé la main sur mon torse, a fait un signe de tête vers la traînée brunâtre qu'elle y avait laissée. « La terre des morts, tu l'emmènes avec toi. Toujours. Partout. » Et elle est repartie entre deux sépultures de sa démarche de cheval de trait.

Je suis rentré vers l'église. La paille de mes sabots était détremée. J'ai réussi à dire bonjour, en secouant mon bouquet improvisé, à deux commères du lavoir qui frottaient leur linge sous la pluie. Je me demandais à quel feu il allait sécher. Je souriais tout seul en pensant aux efforts qu'il leur faudrait faire pour redresser leurs coiffes ravagées par la pluie. J'ai levé la tête vers le sommet de la colline sur laquelle étaient perchées ma maison et celle de Dieu : des blocs de pierres épaisses en rangées serrées, des arches malhabiles, et saint Cornely avec ses bêtes, le saint patron du lieu, sur le fronton. Tout autour, blotties contre vents et marées, des alignements de petites demeures, veinées de ruelles, qui pataugeaient aujourd'hui dans la boue et le sable dans une odeur âcre de feu au bois mouillé.

Gwenaël avait ouvert un carafon de « vrai vin » qu'un ami lui avait envoyé de je ne sais où. Le goût m'a toujours paru douteux mais l'effet souhaitable. On a bu, en silence. Je l'ai regardé longtemps, de peur d'effacer ses traits aux lames de l'océan. Les yeux marron, un peu dégarni malgré des cheveux blancs encore

épais sur les tempes, un nez fin, mince pour ses cinquante ans. Les épaules légèrement voûtées et un sourire rehaussé d'une fossette sur la joue droite qui invitait aux confidences. Et ce mouvement de bouche que les dames trouvaient charmant et les hommes efféminé. Le chevalier Gwenaël Bréno de La Barre de Pont Allouët, noble de naissance, de maintien et d'âme, était mon père, mon ami et mon ancre. Il a lu l'ensemble sur mon visage. Ses rides se sont creusées, sa bouche entrouverte.

Il n'a rien dit. Il est parti aux vêpres. Je suis parti me coucher.

Le lendemain, donc, confession prometteuse pour lui et gueule de bois pour moi. Il me fallait aussi ficeler mon paquetage.

J'avais peu à prendre : deux chemises propres, autant de culottes, un habit trop étroit, un large ceinturon, un manteau, un nécessaire à écriture de voyage – avec une plume neuve ! –, mon couteau, une lame ferme, bien affûtée, emmanchée dans du châtaignier sur lequel traînaient mes initiales, des bottes offertes par Gwenaël et mon bien le plus précieux : un pendentif en pierre sur un lacet de cuir.